

Les captives

Youssef Yakhlef

Les captives

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13797-1

*A la mémoire de Achour, mon frère lâchement
assassiné à El Harrach, à l'âge de 27 ans, la veille de
l'Aïd 1995 qui restera gravé dans ma mémoire. A la
mémoire aussi de toutes les victimes du terrorisme
islamiste en Algérie et dans le monde.
Reposez en paix !*

Les évènements rapportés dans ce récit sont basés sur des faits réels inspirés de témoignages émanant de rescapées des nombreux massacres commis par les fanatiques religieux en Algérie durant la période rouge du sang de leurs victimes.

Ce roman s'inspire de témoignages de femmes qui ont réussi, grâce à leur courage et au destin, à fuir l'enfer que les extrémistes religieux leur faisaient vivre dans les maquis.

En respect à toutes ces vaillantes femmes ainsi qu'à toutes les victimes lâchement assassinées ou vivantes, tous les noms de personnes et de lieux ont été délibérément changés.

« ... Pourquoi au moment où ils prient collectivement, ils violent collectivement, c'est tout simplement que ces filles... sont considérées comme un butin de guerre, donc réduites à l'esclavage, ce sont des choses qui sont là pour servir ces criminels, y compris pour répondre à leurs besoins sexuels, et si leur nombre n'est pas suffisant, l'un offre sa chose à l'autre, et ça se passe à la fin du XXème siècle et en Algérie, c'est vraiment affreux... c'est le comble de l'horreur... ».

Extrait de : « Entretien
avec Soheib
Bencheikh » – Par Yahia
Bounouar – In Le Matin
n°1807 du dimanche 11
janvier 1998

Les branches fouettaient mon visage tandis que je courrais dans la forêt, le torse nu. Fuir, était la seule pensée qui accaparait tout mon être et me poussait encore plus en avant. Dans cet élan vers la liberté, je m'imaginai oiseau planant dans le ciel en toute quiétude. Même ces cailloux qui percutaient encore et encore mon visage lorsque je tombais, devenaient insignifiants. Je les ressentais comme de minuscules grains de sables qui frappaient sans dommage aucun tout mon corps, n'en épargnant aucune partie. Cette douleur pourtant ne me faisait pas plus mal que ça. Mes pieds nus étaient ensanglantés, sans plus. Mes bras n'en étaient qu'écorchés et mon torse de même. Mais, qu'est-ce que ça pouvait bien me faire ? Rien du tout ! Rien ! Et trois fois rien, mon Dieu ! Mon corps et mon âme s'étaient affranchis, libérés, momentanément, même si je le souhaitais de toutes mes forces, pour toujours. Aucune douleur aussi atroce soit-elle ne pouvait maintenant m'atteindre ou me faire souffrir autant que celle endurée au milieu de la faune sanguinaire qui m'avait arraché aux miens et fait de moi une chose insignifiante. Plus je m'engouffrais dans les bois, plus la forêt me semblait immense

mais combien salvatrice. Un paradis comparé à ce que j'endurais malgré moi au milieu de cette horde sauvage qui avait jeté son dévolu sur moi et mes semblables, transformées en de vulgaires choses.

Vers le bas, toujours vers le bas, ne cessais-je de me répéter pour me revigorer avec toutefois, la conviction de me trouver sur le chemin de la civilisation, libre. Je courrais, courrais et courrais à n'en plus finir. Cette course me semblait durer une éternité mais combien plaisante aussi, parce que loin des atrocités vécues et loin des monstres qui les commettaient à mon encontre et à l'encontre de toutes ces filles et ces femmes ravies à leurs familles. L'image de Malika que nous étions forcées d'abandonner là-haut dans la montagne, hante ma pensée et les larmes mouillent mon visage. De joie ou de tristesse, je ne sais pas trop. Peut-être les deux à la fois mais je n'arrive pas encore à voir claire dans ces émotions qui s'entrechoquent. Ce qui est sûr en ce moment, c'est que je suis à la fois contente et triste pour elle. Triste qu'elle reste seule dans cette forêt dont je recommençais à ressentir les douces senteurs étrangement absentes dans l'atmosphère horrible de ces camps de la mort où nous étions enfermées. Une nature malsade, étouffante et obstruante que je détestais. Je suis également contente que Malika ne soit plus entre les mains de ces barbares qui prendraient plaisir à la piétiner avant de l'écarteler tout en clamant des louanges à Dieu. J'ai vu beaucoup de femmes subir de tels supplices. J'en ai encore les larmes aux yeux.

Des larmes que nous dissimulions toutes pour rester invisible aux yeux de nos tortionnaires. Tu n'as le droit ni de parler, ni de pleurer et ni de regarder un frère dans les yeux, nous ordonnaient-ils. Mon Dieu ! Qu'est-ce qui arrive donc au monde et à ces hommes perdus dans des chemins tortueux, cruels et monstrueux ? Pas une once d'humanité, rien que de la barbarie. Invention d'un enfer ici-bas, un laboratoire où nous n'étions même pas les souris. Des choses, sans plus. Et puis, qu'allait-il advenir de Malika maintenant qu'elle est seule dans la forêt ? Allait-elle s'en sortir ? Et cet enfant qu'elle porte malgré elle et dont l'avenir semble tellement sombre ? Sera-t-il condamné à l'infamie par une société déjà cruelle ? Aurait-elle la force de se relever du pied de cet arbre auprès duquel elle se reposait, et de courir vers la liberté, vers la vie tout simplement ? Je prie Dieu de toute mes forces pour qu'Il lui apporte aide et assistance. Qu'il est terrible ce dilemme qui me tourmentait ! Plus je pensais à elle, plus je courrais plus loin mais vers le bas, toujours vers le bas et la forêt me paraissait encore plus grande que je l'imaginai. Malika, Malika... ma liberté provisoire est tienne, criais-je à voix basse de crainte d'être repérée par nos bourreaux mais espérant qu'elle entende ce chuchotement. Elle est tienne me dis-je, et je courrais avec plus de forces. J'ai mal partout, mais paradoxalement, cette douleur me semble douceur. Parfois, je percute un tronc d'arbre qui me projetait par terre, quelques mètres plus en avant. Je souri et remercie ce tronc d'arbre, ravie de cette avancée qu'il

m'offrait tandis que les larmes mouillaient mes joues, mais bien contente de ces quelques longueurs gagnées. Soudain, les arbres disparaissent pour laisser place à une route goudronnée au milieu de laquelle je me retrouvais et, devant moi, à quelques mètres, se tenaient des hommes armés. A la vue des armes à feu qui me rappelaient mon calvaire et me terrifiaient, je fais instinctivement un quart de tour pour continuer ma course et rejoindre cette forêt cruelle mais protectrice que j'avais pourtant hâte de quitter.

– Stop ! Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous ! dit l'un des hommes en brandissant son arme.

A la vue de la mitraillette braquée sur moi, la peur que je croyais avoir définitivement vaincu reprenait possession de mon être et me poussait à rebrousser chemin pour continuer ma course. J'avais envie de m'enfoncer dans cette forêt, prison et liberté à la fois tandis qu'une seconde voix tentait de me rassurer.

– N'ayez crainte madame ! Nous sommes l'armée nationale. Arrêtez-vous, n'ayez pas peur.

Je ne voulais pas m'arrêter mais je sentais mes forces soudainement m'abandonner. J'aurai voulu à ce moment-là que l'immense oiseau que je m'imaginai voler dans le ciel, puisse surgir pour m'agripper de ses serres et m'emmener loin de là, plus haut que les nuages. Mais je ne pouvais plus avancer et mes jambes semblaient tellement lourdes et flasques. Madame, avait dit cet inconnu. Malgré mes doutes, je

me persuadais de les croire parce que je n'en pouvais plus. Madame, avait dit cet homme armé et mes forces m'abandonnèrent soudainement et ne me permettaient plus d'envisager d'autres choix. Madame, avait dit cet inconnu dont l'arme m'effrayait tant. Madame, cela faisait longtemps qu'on ne m'avait appelé ainsi, habituée à tous les noms d'oiseaux et de choses que les monstres utilisaient à l'endroit de toutes les proies que nous étions. Et puis, comme dans un moment de lucidité, je me disais que ces hommes auraient pu tirer sur moi s'ils le voulaient. J'étais face à eux et à leur merci. Je jetais un œil par-dessus l'épaule vers ces hommes en treillis militaire et priais Dieu que ça ne soit pas ces bêtes immondes qui avaient créé pour les femmes que nous étions, l'enfer sur terre.

Le militaire avance lentement vers moi et son regard compatissant me rassurait. Je me rendais compte soudain que j'étais à demi nue. J'ai honte. Je ne pouvais même plus arrêter les larmes de joie, peut-être, qui jaillissaient de mes yeux, moi qui m'étais habituée à les dissimuler. Mes larmes étaient enfin libres et me voilà maintenant à recommencer à pleurer comme une enfant prise au piège. Comment en étais-je arrivé là ? J'avais une envie forte de creuser la terre et de me cacher dans sa chaleur mais aussi, de crier de toutes mes forces : je suis libre, je suis libre !

Tandis que tous ces sentiments s'entrechoquaient dans ma tête, je sentais quelque chose glisser sur mes épaules, puis sur le long de mon dos. Ayant